

Thierry Di Rollo

The illustration depicts a woman with long, straight blonde hair, wearing a dark, sleeveless dress, sitting atop a large, dark, shaggy bull with prominent, curved horns. The scene is set in a dimly lit, ancient-looking environment with stone walls and architectural details. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows, creating a mysterious and somewhat somber atmosphere.

LA PROFONDEUR
DES TOMBES



Thierry Di Rollo

La Profondeur des tombes

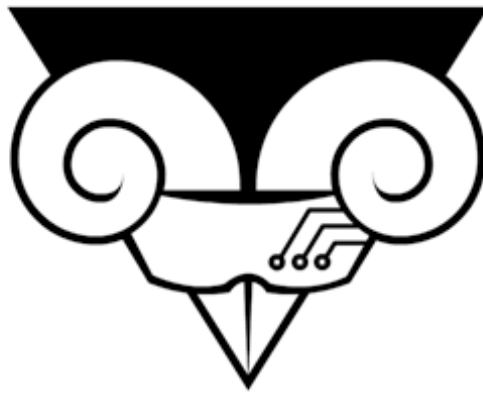
Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 2003, le Bérial'

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2003, by Eikasia

ISBN : 978-2-84344-802-7

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 17/07/2017

Première partie :
CORNEYGROUND

1.

Le noir m'entoure. Sournois, patient comme la Mort, il me sait là. Alors, je regarde vers le fond de la galerie, noyant mes yeux dans la lueur pâle. J'essaie de me perdre au creux de ce halo laiteux trop loin pour que je puisse croire encore à son existence. C'est un cercle de lumière fantôme, surgi de l'obscurité épaisse, et qui doucement m'abandonne.

Je me trouve à sept cent mètres sous terre, enserré de chaleur. Là où je me suis arrêté, le vide a tout pris. Le froid illusoire de la mort pèse sur mes épaules. La touffeur réelle du conduit me rappelle à la clarté blanche, là-bas, tout au bout. Un court moment, je tends la main parce que je crois la toucher, rassuré par ce contact inutile, aussi vain que toute cette folie que l'on appelle le monde. Puisque j'en fais partie depuis maintenant trente-trois ans et deux mois. Je ne compte pas les jours.

Ils s'envolent, mauvais ; j'incarne l'oiseau qui suit ses congénères dans l'espoir d'une terre meilleure, enfin légère. Je parachève l'aile droite du grand V que nous formons tous vers nulle part. Mes ailes battent au rythme indolent du voyage inachevé. Je me sens lourd, accablé de sombre, cerné des parois suintantes du tunnel de prospection. Nous retournons à la matrice, fatigués. Le grand V des oiseaux figure la pointe d'une flèche qui ne désigne rien d'autre que mon immobilité en mouvement. Je me fonds dans la lettre, le mot informe de ma vie d'Européen. La lueur qui m'a laissé orphelin dessine une auréole granuleuse dans la poussière de la mine. La fournaise m'est insupportable. Le froid inaccessible des morts me rappellera à lui bien assez tôt. J'ai le temps.

Tout le temps de revivre mille fois la même descente aux enfers, la douleur sourde de mon divorce d'avec la lumière, toujours recommencé. Mon travail de porion m'y contraint. Je suis encore un homme.

2.

Je perçois les grognements et je sais d'où et de qui ils proviennent. À l'opposé, la blancheur semble reculer, et curieusement, cela ne m'effraie pas. Peut-être parce que je la sens encore à ma portée, sûr qu'elle ne s'éteindra pas d'elle-même.

Mes jambes se traînent. Bientôt, la luminescence sera mangée par le noir de ma route. Une imperceptible incurvation sur la droite, suivie d'un virage souligné dans la roche. Je connais ce trajet par cœur.

La veine de prospection 12b. Cela ne veut rien dire. Je me suis soustrait à la vie. Les grognements s'amplifient, auxquels une voix humaine se mêle, à présent. Et elle aussi, je l'identifie sans le moindre mal.

Je m'enfonce dans l'obscurité du long boyau. Le prochain fanal est suspendu à trois cents mètres de là, juste au-dessus de ceux qui m'attendent. Au sortir de la courbe, je ralentis le pas, et je les vois tous les deux nimbés du jaune pisseux de la lanterne-butoir. Derrière eux, le cul-de-sac termine le piteux périple.

L'oiseau Pennbaker vient se fracasser contre la roche dure ; le grand V m'a oublié. La comédie âpre de la réalité reprend peu à peu ses droits. Où pouvais-je aller, sinon à la rencontre d'un hippopotame flanqué de Humphrey, l'escorteur ?

Je déglutis pour tromper ma soif. Humphrey, teint cireux rehaussé par le jaune du fanal, me hurle :

« Pennbaker ! cette montagne de graisse ne veut plus bouger ! »

Humphrey se trompe. L'hippo ne ressemble plus à rien, et sûrement pas à ce qu'il était à son entrée dans la mine.

Deux cents kilos à peine, le corps efflanqué, l'œil vitreux, la gueule ouverte sur la poussière des tunnels, cet animal n'a visiblement plus qu'une envie, celle de mourir. Parce qu'il n'a jamais compris ce qu'il était venu faire ici.

Humphrey, je l'ai toujours vu là. Chaque mineur, d'ailleurs, dispose d'une anecdote à son sujet. Certains jurent de l'avoir surpris plusieurs fois en train de courir complètement nu dans les veines de dégagement, un piolet à la main ; d'autres, plus sobres, disent qu'il hante les conduits nuit et jour, escorté du flaireur. Et si Humphrey a toujours réfuté l'authenticité de ses prétendues courses queue au vent chargé des galeries, il n'a jamais démenti ses promenades accompagnées.

Coiffé d'un béret noir de crasse, revêtu d'un sarrau tout aussi sale, la cinquantaine déjà usée, il arpente les veines de prospection à sa manière de vieux vacher consciencieux, loin du tumulte des conduits exploitables, traînant

en bout de laisse son flaireur du moment. Le lamentable équipage est ainsi connu de tous pour son ridicule et l'immense pitié qu'il inspire. Humphrey suivi d'un loup, d'un okapi ou d'un cochon ; Humphrey tête haute, éprouvant toutes les peines du monde à aiguillonner un crocodile pour que ce dernier daigne le suivre — ses jambes lardées de cicatrices portent encore la trace de tous ces appariements absurdes. Humphrey l'escorteur, prolongeant finalement la vacuité errante des fourmis de la surface. De ceux que nous redevenons tôt ou tard, puisque nous remontons les uns après les autres pour rejoindre le grouillement.

Je contemple sa gueule d'oiseau lunaire, croise ses yeux hallucinés et lui dis :

« Cet hippo est en train de crever, Humphrey. »

Il secoue la tête, surexcité.

« Non, non, Pennby, j'ai réceptionné ce flaireur il y a deux semaines. »

Humphrey est peut-être ce qu'il est, il court sûrement les galeries aussi nu que risible — personne n'a jamais vérifié cette rumeur, de toute façon —, je ne peux pas m'empêcher de lui trouver des circonstances atténuantes. Le métier d'escorteur, c'est toute sa vie. Il a tellement erré aux quatre coins de cette mine de cauchemar, dans une obscurité presque totale, que ses paupières s'écarquillent jusqu'à la démesure, offrant à ceux qui l'entourent ce visage effaré, figé au seuil de la peur. La peur. Il sait ce qu'elle est. Moi aussi.

« Non, Humphrey. Cela fait deux mois que cet hippo s'accroche à tes basques. Tu ne t'en souviens pas ? »

Il hausse les épaules, contrarié, tout à coup. L'hippo, en arrière, grogne toujours, donne de temps à autre des coups de gueule dans les fesses d'Humphrey.

« Deux mois ou quinze jours, qu'est-ce que ça change, Pennby, tu peux me dire ? »

Je lui souris.

« Oui, c'est vrai, ça revient au même.

— Alors ?

— Alors, rien. Cet hippo tient sur ses pattes on ne sait pas comment. Il ne peut plus t'aider. »

Humphrey baisse son visage sur le sol. L'oiseau pique ainsi du bec ; le grand V n'a jamais existé ; je ne sais pas voler, Humphrey non plus. Le cul-de-sac qui barre notre route nous ressemble.

L'escorteur marmonne, désenchanté :

« C'est peut-être que la veine n'est pas charbonneuse.

— C'est une explication qui en vaut une autre.

— Ou alors... »

Il n'achève pas, me regarde, yeux exorbités. La lumière jaune du fanal donne à ses traits une pâleur de cadavre. Et je frissonne, parce que je connais cela.

Je me ressaisis, pourtant :

« Ou alors quoi ?

— C'est cette graisse ambulante qui veut me faire chier jusqu'à la fin des temps. Ouais, c'est ça !

— Je ne crois pas qu'il attendra jusque-là.

— Parce que tu en sais quoi, toi ?

— J'ai demandé à Lorkraft l'obtention d'un nouveau flaireur, et c'est moi qui m'en occuperai. Tu sais où ça vivait les hippopotames, Humphrey ? Dans

l'eau les trois quarts de leur temps. Le reste, principalement la nuit, ils le passaient à bouffer de l'herbe. Ce bourrin d'élevage est en train de crever de déshydratation, et il n'a pas plus de flair que toi ou moi. »

J'étudie tant bien que mal l'hippo dans la pénombre voilée de jaune. Il n'a pas bougé. Croupe tournée au cul-de-sac, il dodeline de la gueule en permanence, grogne encore. Cette bête décharnée au bord de l'agonie est en train de devenir complètement dingue. Le mieux pour elle serait d'en finir une fois pour toutes.

« Humphrey, on va essayer de te donner quelque chose d'autre. Tu m'entends ? Tu vas avoir un flaireur tout neuf.

— Un qui sait sentir le charbon ? Un vrai ?

— Je te le promets. »

Son visage s'éclaire d'une joie de vieux gamin.

« Un vrai, hein, Pennby ? Tu me le jures ? Si je remonte là-haut, je ne saurai même pas quoi faire, moi. Escorteur, c'est...

— Oui, je sais, c'est toute ta vie. »

L'hippo grogne moins, soudain. Il fait chaud à en crever. Et Humphrey se trompe : on saurait toujours quoi faire de lui, ici ou ailleurs. Entre plusieurs enfers disponibles, il a pu simplement choisir celui-ci — le moindre. Comme tous les autres mineurs.

« Pennby ?

— Quoi ? fais-je en ne quittant pas des yeux l'hippo qui ne cille même plus.

— J'ai trouvé de l'eau. »

Je soupire. Et d'un seul coup, la bête s'ébroue en hurlant. Je recule. Humphrey, interloqué, s'écarte de côté ; l'expérience, sans aucun doute. Puis se plaque contre la paroi opposée.

« Hey ! mais qu'est-ce qu'il lui prend ? » s'écrie-t-il.

L'hippo crie à la mort, ses yeux luisent dans la lueur du fanal, roulent de droite et de gauche. L'animal fantôme ouvre sa gueule énorme, hurle encore. Son souffle est précipité, tout son corps se balance d'avant en arrière. Les pattes ploient sous la masse.

Je recule toujours. Dans un coin de mon esprit, j'entends Humphrey répéter :

« Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? »

Et je n'ai pas de réponse à cette question. Rien n'a de sens. L'animal vit ses dernières secondes en un sursaut dérisoire. Il s'ébranle, oublie son escorteur et me suit, en un mouvement incroyablement lent. Fait trois pas, quatre, peut-être, puis s'affaisse de tout son long dans la poussière noire.

« Ne bouge pas, Humphrey. Laisse-le crever. »

Je ne distingue qu'un tas informe, rendu gluant et flasque par toute l'obscurité qui nous cerne. J'entends les dernières respirations de l'animal, irrégulières, rauques. Après quoi, le silence se prolonge entre deux râles poussifs, s'installe davantage, puis confirme la mort de l'hippo.

Humphrey s'est décollé de la paroi à gestes prudents, rejoint la bête étalée dans sa mauvaise graisse. Il s'agenouille auprès d'elle, porte la main sur le cou séché et lâche en un souffle :

« Il est mort, cet imbécile. »

Puis se relève et commence à rouer le cadavre de coups de pieds. Il crie, frappe avec une violence inouïe. Le corps mou tressaute, la graisse ondule en vagues grotesques.

Je hurle :

« Arrête ! ARRÊTE !! »

Il ne m'entend même pas ; les coups pleuvent, pleuvent. Je m'élançe jusqu'à lui, l'empoigne.

« Ça suffit ! Bon sang, Humphrey, arrête ça ! »

Et il parvient à se calmer. Reprend peu à peu son souffle.

J'éponge mon front trempé de sueur. Humphrey ronchonne :

« Il est mort, ce putain d'hippo. »

Et je me dis que c'est fini. Pour le moment.

C'est sûrement pour cela que je demande :

« Tu m'as parlé d'un coin d'eau, tout à l'heure.

— Tu veux le voir ? »

Je hoche la tête.

« Ça vaudra toujours mieux que ce cadavre en plein milieu d'une galerie. C'est loin ?

— Non, non, c'est juste dans la veine 3d » me confie Humphrey, enjoué.

Il a peut-être déjà oublié le gros tas mort répandu à nos pieds. Moi, je regarde l'animal une dernière fois. L'hippo était le seul oiseau de nous trois à avoir osé prendre son envol.

Nous, nous n'essayons même pas.

3.

Nous marchons côte à côte. Humphrey bougonne un peu, maudit à voix basse l'hippo qui vient de le lâcher.

Le cadavre se trouve pourtant loin derrière, avalé par l'obscurité. Nous avons remonté le conduit par lequel j'étais venu. J'ai pu voir de nouveau la lumière que j'avais quittée, ce halo blanchâtre qu'Humphrey et moi n'avons fait qu'effleurer avant de bifurquer dans la veine de dégagement 3d.

Le conduit est étauçonné dans les règles de l'art. Ici, à CorneyGround, les mineurs sont rétribués une misère, mais ils ont appris à effectuer un travail irréprochable. Leur survie en dépend, et Humphrey en est peut-être à sa troisième génération de gueules noires mal payées et usées avant l'heure. Car tous meurent un jour. Un jour noir, désespérément semblable aux précédents, nimbé de poussière de charbon, dans l'atmosphère suffocante des galeries. Ils attendent leur fin, inexorablement, plaisantent au passage guindé de l'escorteur talonné par son flaireur, puis reprennent leur pelle ou leur pioche, suent de toute leur eau, se noircissent dix heures durant. Tombent tôt ou tard, sans pouvoir se relever, les survivants restant persuadés que la Mort ne viendra pas les prendre. L'hippo non plus n'avait rien demandé à personne ; pas plus qu'il n'avait souhaité mourir lentement de soif dans cette fournaise. Nul n'est à sa place, ici.

Je compte mes pas distraitement. La galerie, éclairée à intervalles réguliers, trace sa ligne droite parfaite. De temps à autre, je jette un œil sur Humphrey ; il paraît sourire. Mon regard s'arrête sur son nez aquilin, ses lèvres pincées, ses joues creusées. Il figure un pantin définitivement grotesque et je l'accompagne vers sa trouvaile. De l'eau. Rien que de l'eau.

Mon cou perle d'une transpiration grasse. La chaleur est intenable. Par instants, je crois vraiment que le cadavre de l'hippo a déjà entamé sa putréfaction et que l'odeur a remonté notre piste. Elle nous précède de quelques mètres, revient sur nous, repart, nous attend. Et les vagues puantes ne veulent pas refluer. Elles s'accrochent à nos narines, imprègnent nos vêtements. J'étouffe, je voudrais être loin d'ici, revenir à Taney pour espérer tout recommencer. Taney, mon village.

Je dis, dents serrées :

« C'est encore loin ? »

— On est arrivé, Pennby. C'est juste là. »

Humphrey me désigne du doigt une anfractuosité infime, placée à mi-hauteur de la paroi, baignée de la lumière grise du fanal le plus proche. Ce n'est jamais qu'à quelques pas. Mon compagnon presse l'allure, sûrement pour avoir l'honneur de la préséance, puisqu'il est l'inventeur de la source.

J'attends qu'il se mette en posture, me plante face à lui. Puis il murmure, les yeux ronds :

« Tu vois, Penn ? »

J'observe la paroi fuligineuse, reviens plusieurs fois sur le dessin méandreux de la saillie ; en vain.

Je lâche un profond soupir.

« Il n'y a rien, Humphrey.

— Non, regarde mieux » insiste-t-il.

Alors, je regarde mieux. Et je distingue bientôt un filet d'eau se réduisant à quelques gouttes misérables coulant le long de la roche.

« Et c'est ça, ta source ? »

Humphrey, déçu de ma remarque, croit bon d'ajouter, comme pour justifier notre trajet jusque là :

« Le débit est peut-être mince, mais elle est pure.

— Ah ! oui ? et à quoi tu vois ça ?

— Les reflets, Pennby. »

Mes yeux reviennent sur le piteux chapelet. C'est en suivant le trajet solitaire de l'une des gouttes que je comprends.

« C'est la lumière de ta foutue lanterne qui lui donne cet aspect argenté, Humphrey. »

Il ne relève pas. Humphrey a perdu son flair il y a moins de cinq minutes ; se résoudre à l'insalubrité banale de son point d'eau semble au-dessus de ses forces. Il s'obstine :

« Cette eau est bonne.

— Et si on la goûtait pour en être sûr ? »

Il secoue la tête, embarrassé.

« Vas-y, toi. »

Je m'exécute aussitôt, appuie mon index sur la paroi, puis le porte à ma langue. Un goût saumâtre piquette mes papilles sans les irriter plus que de raison. L'habitude. Cette sale habitude.

« De l'eau couleur de rouille, Humphrey. Rien d'autre. C'est tout ce que tu voulais me montrer ? »

Il opine sans mot dire, visage défait. Puis je demande, un peu nerveux :

« Tu ne sens pas une odeur ?

— Quoi ?

— Comme une odeur de mort. »

Non, Humphrey ne sent rien de particulier. Il pense seulement à ce cadavre d'hippopotame qu'il va falloir dégager.

Un cadavre de plus.

Hommes ou animaux, nous tombons tous. Personne ne s'envole jamais dans les entrailles de CorneyGround.

4.

Nous dépassons la bulle de lumière blanche, la seule que j'aperçois vraiment encore chaque fois que je visite le quatorzième niveau. Je ne sais même plus si je hante les galeries de prospection simplement pour elle ou si je dois ces contrôles de routine à ma profession de porion. Je devine peut-être que je retrouverai immanquablement Humphrey et son flaireur, lorsque je stoppe l'élévateur au dernier palier ; je veux tuer le temps qu'il me reste, celui que j'ai déjà accompli ; je me perds dans les conduits éclairés en pointillé, à raison d'un fanal tous les trois cents mètres ; je désire la revoir une fois de plus. Et *elle* m'apparaît toujours de la même façon. Puis, j'entends les cris ou les plaintes du flaireur ; la voix d'Humphrey par-dessus, cette sale musique des réprimandes sur les gémissements d'un animal condamné à mourir sans savoir pourquoi.

Je rembobine l'écheveau du moment. Humphrey me talonne, n'arrête pas de grommeler, poussant inconsciemment le mimétisme jusqu'à devenir l'hippo qu'il a vu s'écrouler dans la poussière. Je ne me retourne pas. Je continue de progresser en fantôme sûr de son chemin pour regagner mon point de départ : le puits de desserte où glisse d'un niveau à l'autre l'élévateur, violenté par le souffle énorme des pales de ventilation, toutes encastrées à mi- distance entre deux paliers de forage. Les paliers de la sueur noire, comme les appellent les mineurs.

Nous nous rapprochons, la bobine du morceau d'existence que j'aurai passé entre un animal desséché et un pauvre type vaguement halluciné finit de se recharger. C'est le vacarme épouvantable de la soufflerie qui me le dit. Tout est loin, à présent. La lumière, les volutes de poudre sombre soulevées par la dernière chute de l'hippopotame, le ruissellement ridicule d'une eau viciée. *Elle*, aussi.

C'est ce moment précis que choisit Humphrey pour me demander, dans un éclair de lucidité :

« Au fait, Penn, qu'est-ce que tu venais fiche encore ici ? »

Je comprends le sens de sa question. Il redoute que mes visites ne soient que le prétexte d'une surveillance à peine déguisée de ses faits et gestes. Humphrey préfère voir ses mollets s'effiloche en charpies parce qu'un imbécile du Bateau Raide aura emporté au prix fort l'enchère d'un crocodile, plutôt que de renoncer.

À CorneyGround, on embarque pour une croisière immobile ; débarquer revient simplement à dire que l'on a échoué, dans tous les sens du terme. Rejoindre la Ville et ses rues tristes reste le pire des naufrages pour un mineur.

Humphrey cultive ainsi cette peur-là, mélange dans sa petite tête d'escorteur sous-payé les échecs qu'il croit être de son seul fait, le sentiment de se sentir vivant sous les morsures des flaireurs les plus dangereux, et ma présence dans les mêmes galeries, en même temps que lui. S'il souffre, c'est que les dirigeants du Bateau ne l'oublient pas, fournissant à intervalles réguliers le flaireur dont il a besoin et qui symbolise toute son utilité d'être humain. Si l'hippo meurt ou qu'un crocodile lui lacère les jambes, il s'en estimera responsable. S'il me croise au hasard d'une veine de prospection, il culpabilisera docilement. Humphrey représente le modèle des escorteurs, la quête inlassable et enfin récompensée, pour les consortiums, de l'employé confortable. Et je ne peux pas lui en vouloir. Parce que sa bêtise est sincère, et qu'il ne m'a jamais nui, ni souhaité le moindre mal.

Mes cheveux s'ébouriffent au vent puissant des pales. J'aperçois l'élévateur et sa masse métallique droit devant nous, à la sortie du conduit de desserte, marqués de la lumière bleue. Je me retourne sur Humphrey qui semble inquiet. Réponds finalement à sa question.

« Rien de spécial. Simple vérification. Et puis, ça m'a permis de constater par moi-même que tu avais besoin d'une nouvelle bête. Cette saleté d'hippo a bien crevé sous nos yeux, non ? »

Humphrey croise mon regard, angoissé.

« Il est mort tout seul, hein, Pennby ? Tu l'as vu, hein ? »

— Oui, je l'ai vu. »

Je suis descendu au quatorzième sous-niveau pour l'espionner, pour rendre compte auprès du Bateau Raide de son incompetence. Ses yeux terrifiés me le crient, le hurlent aussi fort que le bruit assourdissant des ventilateurs. J'en ai déjà plus qu'assez. Mes épaules s'affaissent insensiblement. Et comme je n'ajoute rien, Humphrey s'affole, laisse enfler sa peur, oscille d'un pied sur l'autre, réajuste son béret couvert de suie, remue les lèvres. Parvient tout de même à me dire, d'une voix déchirée :

« Tu l'as vu, hein ? »

Et je m'écrie, excédé :

« Oui, OUI ! JE L'AI VU ! ARRÊTE ! »

Humphrey en demeure pétrifié un court instant avant de se détendre un peu et moi, brusquement, je renonce. Je me contente de combler la courte distance qui me sépare du plateau de l'élévateur, m'y engage et attends.

Alors, il n'y a plus que le grondement de l'air, effroyable, la veille bleue au-dessus de la structure d'acier pour tenter de repousser l'obscurité, et nous deux, submergés par le tumulte, séparés l'un de l'autre par une misérable dizaine de mètres.

Toute la mesure du gouffre humain de CorneyGround. Dix mètres, parfois moins ; infranchissables.

5.

« Arrête-moi au troisième, me dit Humphrey, agité.

— Comme tu voudras. »

La masse d'acier poursuit sa remontée. Souvent, à la hauteur d'un palier, je crois percevoir les bruits répétés du forage. J'imagine tous ces hommes dégouttant d'une sueur noire, arqués sur leurs pelletées ; je devine les râles de lassitude poussés dans le brouillard des conduits ; je vois les bras tétanisés, les bouches ouvertes happant l'air sans pouvoir le retenir.

J'ai pris place près des volets coulissants de la cage. Humphrey s'est posté en arrière. Parfois je me retourne pour m'assurer qu'il va bien. J'ai bien cru que jamais il ne grimperait à bord de l'élévateur. Les deux ou trois minutes qui lui ont été nécessaires pour se résoudre à me suivre ont paru aussi longues que la mort. Je lève les yeux, aussi, vers la veille bleue qui nous couve de sa froideur légère. Je ne ressens rien. Les niveaux se succèdent trop lentement ; ma gorge est sèche, ma tête lourde. Comme mes souvenirs, qui remontent dans le même mouvement. Taney et sa cohorte de toits mauves, cerné de ses deux collines, avec le lac prolongeant en une coulée douce et ronde la vallée.

Tous les jours, j'escaladais le mont chauve. Les villageois l'appelaient ainsi parce qu'aucun arbre ne le coiffait. Son herbe haute, pourtant, suffisait à mon bonheur de gamin. Je m'y cachais des heures durant, pour fuir les soliloques avinés de mon père, et je me sentais le roi du monde des poissons, à son sommet. Je dominais tout ce morceau de terre qui m'avait vu naître, dix ans auparavant.

Quelquefois aussi, Debbie m'accompagnait. Blonde, le sourire coquin, elle promenait son regard curieux de petite fille sur tout ce qui l'entourait, et l'insistance de ses yeux si bleus m'intimidait toujours. J'aimais, malgré tout, qu'elle vienne avec moi ; nous riions, jouions à nous retrouver dans les broussailles pelées, courions à en perdre haleine, puis finissions par nous allonger sur le sol, côte à côte, sans jamais se prendre la main. Le ciel gris, immense, laissait courir les nuages à l'envers. Nous récupérions de notre effort, le souffle encore court. Puis j'étais le premier à me redresser, pour me tourner toujours du même côté, vers la colline des morts. Le deuxième mamelon qui barrait Taney vers le nord.

Le cimetière alignait ses tombes de pierre, protégé du vent par son enceinte de briques rouges et jaunes. Et de là où je me tenais, pendant que Debbie fermait les yeux pour mieux sentir le souffle frais de la risée, j'imaginai la stèle effritée sous laquelle reposait ma mère ; je devinais les mots incrustés dans le marbre de pacotille ; je voyais le médaillon ovale

figeant à jamais son visage doux et souriant, ses cheveux bruns, ses yeux noirs d'une lumière si profonde, parce que je me souvenais encore de cet après-midi, quelques mois en arrière, où mon père Julius était venu se recueillir sur la tombe.

Il me tenait la main ce jour-là, le contact de sa paume rugueuse m'effrayait un peu, et je ne pouvais penser qu'à cette peau crochant la mienne, à la moiteur saline qui rampait par le contact prolongé. J'attendais désespérément que Julius veuille bien me libérer ; rien ne venait.

Mon père pleurait dignement. Des larmes brillaient sur ses joues. Parfois, sa main me serrait plus fort ; je grimaçais. J'espérais encore qu'il me lâcherait. Je ne voyais qu'un bloc de faux marbre debout comme nous, calé contre une pierre horizontale de la taille d'un être humain. Même si ma mère ne pouvait pas être aussi grande ; Julius me l'aurait dit au bout de trois verres de mauvais vin, sa propre mesure de confiance pour mériter ses monologues interminables.

J'avais levé les yeux au ciel ; les nuages sombres se regroupaient en troupeaux serrés à l'est de Taney. La pluie allait nous prendre et je maudissais mon père de rester prostré devant un rectangle aussi froid et dur. Alors, j'ai fait comme lui, en me résignant à l'averse que nous n'aurions jamais le temps d'éviter avant notre retour au village : j'ai contemplé moi aussi le médaillon. Et pour la première fois de ma petite vie d'enfant, j'ai découvert ce visage que je ne connaissais pas vraiment. Je n'ai plus senti la main de Julius écrasant la mienne, pas plus que je n'ai entendu les fracas de l'orage chargeant l'air avant de l'embraser. J'étais attiré par ces yeux d'une obscurité lumineuse, perdus pour toujours et soulignés du sourire triste des lèvres. Ma mère.

Rose-Anne Blom, épouse Pennbaker. Du haut de mes dix ans, je comprenais enfin qui elle était, et partageant la souffrance de mon père, je comptais toutes les questions auxquelles elle ne pourrait plus répondre et que je ne cesserais de lui poser. Cette après-midi-là, j'ai su que le noir avait une couleur. Celle des yeux profonds de Rose.

Cette couleur qui est désormais ma vie. Sous le bleu glacé de la veille de l'élévateur qui stoppe sa remontée en grinçant. La plainte du métal m'arrache à Taney et à son lac aux poissons, au deux collines retenant les maisons tranquilles, à la petite Debbie espiègle de mes jeunes années ; à la tombe de ma mère.

La voix atone d'Humphrey me réveille tout à fait.

« À plus tard, Pennbaker. Je m'occupe de l'hippo tout de suite. »

L'homme au sarrau, coiffé de son vieux béret, quitte la cage d'acier pour se précipiter dans les artères sombres du troisième niveau. Il est un fantôme qui rejoint sa nuit.

Aussi, j'ai tout juste la force de murmurer, pendant que son image se perd avec l'obscurité :

« À bientôt. »

Ma main, par habitude, glisse sur le panneau de commande — ce genre de contact qui ne m'effraie pas. Et l'élévateur repart enfin.

6.

Je dépasse le premier sous-niveau, le temps qu'il m'apparaisse avec sa meute de mineurs postés devant la porte de l'élévateur, dans l'attente de leur descente. La cage s'élève encore de quelques mètres, puis s'immobilise. Le mécanisme d'étanchéité s'enclenche aussitôt. Les plaques hydrofuges viennent épouser chacun des six côtés de la structure, jointées par des lamelles de silicone souple. L'engin est prêt à affronter l'eau sale du fleuve, jusqu'à sa remontée vers la surface.

C'est le moment du voyage que je préfère. Par le silence sourd qui se fait, j'ai la sensation d'être retranché du monde. Tout semble plus facile, plus délié, aussi. Quelquefois, j'entends les caresses de l'eau contre les plaques ; la cage semble onduler légèrement dans les remous du courant. Puis, tout s'arrête enfin.

L'élévateur se libère de son carcan étanche. Je suis au-dehors.

Les battants coulissent avec un gémissement de friction rouillée. Je fais un pas sur le ponton, appuie sur le bouton rouge du renvoi vers les profondeurs. La cage s'ébranle, les six plaques la recouvrent de nouveau et le tout replonge dans le marigot brunâtre du Dodge.

J'ai du mal à respirer. Je lève les yeux au ciel ; c'est la fin d'un après-midi d'été mourant. Le ciel se teinte de nuances sombres, les cumulus se gonflent de reflets gris. Là-bas, vers l'ouest, le soleil, à peine visible, mangé par la brume noire, offre son cercle pâle. Aujourd'hui, tout le monde peut fixer cette boule estompée sans risquer de devenir aveugle.

Le froid mordant se rappelle également à moi.

Il n'y a personne sur le ponton. Je regarde à droite ; la vieille tour de fer dressée sur ses piliers culmine à quarante mètres au-dessus du fleuve. À gauche, le Bateau Raide, comme une merde pétrifiée chiée par un monstre débile, étale son carré pataud sur cinq mille mètres carrés ; haut de six étages, fixé sur des pilotis surdimensionnés, à exacte distance des deux rives, il abrite les costumés et la valetaille administrative du site de CorneyGround. Face à moi, par-delà les quais, s'étendent les quartiers moyens de la Capitale. C'est là que je vis, errant au milieu d'autres fantômes, toussant, recrachant le brouillard.

J'hésite un instant, mon corps parcouru de frissons, puis me dirige vers la droite. J'arpente le ponton pour rejoindre la base de la tour. Elle ne comporte pas d'ascenseur. Si l'on veut atteindre son sommet, il faut le mériter. Peu importe : pendant mon enfance, je n'ai jamais fait qu'escalader tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à une hauteur.

Debbie m'accompagnait plus souvent. Nous nous donnions rendez-vous au pied du mont chauve, après le dîner que nous expédions, silencieux, chez nos parents. L'ordinaire se composait de poissons. Julius, lui, pestait contre les nouvelles du soir débitées par un cravaté tiré à quatre épingles. J'avais onze ans et demi. Tous les journaux télévisés satellitaires rabâchaient une semaine sur deux la même litanie : le pétrole se raréfiait, les réserves encore exploitables que s'était arrogé un cartel de pays riches, unis pour la circonstance, ne satisferaient pas les besoins courants du monde développé au-delà de cinq ans.

Mon père ricanait. « *Ouais, p'tit, cinq ans d'une vie de misère. Et cela fait trente ans que j'entends ces minets bien coiffés me répéter cette connerie. Ouais, peut-être bien qu'un lustre, ça peut faire une trentaine d'années au bout du compte, et en mesurant ça avec un élastique.* » Le premier verre de vin du repas était éclusé à ce moment précis de l'édition du soir. Puis, un autre costumé, en reportage sur le front du Proche-Orient, récapitulait scrupuleusement les exactions portées au peuple A par le peuple B. Il rappelait ensuite, figure de circonstance à l'appui, que tôt ou tard, tout finirait par exploser dans cette région que l'on pouvait qualifier, sans trop risquer de s'avancer, de véritable poudrière. Julius commençait à râler et finissait son deuxième verre. Il ne se mettait à hurler que si le cravaté évoquait le marronnier incontournable de la pilule DB.

Cette dernière était enfin au point. Il suffisait à présent de déterminer les conditions que devaient remplir les éventuels candidats au traitement ; la DB retardait le vieillissement de manière beaucoup trop efficace pour ne pas grossir les rangs des envieux. C'est peut-être pour cette raison que le seul critère d'acceptation d'une candidature se résumait à l'acquiescement d'une somme définitivement inaccessible pour un écailleux de poissons comme l'était mon père. Alors, Julius criait pour de bon, après avoir reposé son troisième verre vide sur la table. Sa propre mesure de confiance. Je choisissais pourtant de m'éclipser avant qu'il ne sombre dans la mélancolie du souvenir de ma mère. Rose-Anne, qui n'avait pas vécu assez longtemps pour être contemporaine de cette fabuleuse découverte. Une pilule que ni mon père ni elle n'auraient jamais pu se payer. Taney n'abritait que des pauvres.

Rose-Anne Blom, épouse Pennbaker. Je croyais la retrouver dans les traits adoucis de Debbie, debout et fière, à deux ou trois enjambées des premiers raidillons du mont chauve. Elle m'attendait d'un sourire, vêtue d'une robe fripée, ses cheveux blonds tombant sur deux épaules menues. Nous échangeons un bonjour timide, puis, stupidement, je la défiais de parvenir au sommet du chauve avant moi. Je gagnais toujours.

Comme aujourd'hui, puisque je suis seul à gravir l'escalier de la tour. Je me retourne sur les dernières marches. Peut-être que Debbie va surgir du coude de l'escalier, riant aux éclats. J'attends encore, pour comprendre au bout d'une poignée de secondes qu'elle ne viendra plus.

La grimpe de l'escalier a eu au moins le mérite de me réchauffer un peu. J'extrahis de la poche gauche de ma combinaison la clé, m'avance jusqu'au placard, l'ouvre, décroche de la patère mon manteau de porion qui m'attendait là en compagnie de quelques autres. M'en revêt aussitôt, puis verrouille le battant.

La tour est exigeante, les instances de CorneyGround le répètent à qui veut l'entendre. Peut-être. Une fois par mois, en moyenne, un mineur parvient tout de même à se hisser jusqu'au sommet en trompant la vigilance du garde

Bomby retranché au premier étage du Bateau. Le chapardeur se contente de subtiliser l'un des manteaux, puis redescend à toute allure. Le plus grotesque est qu'il n'en vole jamais qu'un. Par souci légitime de passer plus facilement inaperçu. Si Bomby relâche son attention de temps à autre, il retrouve vite ses automatismes de guetteur.

Bien sûr, le contrevenant n'est pas assez stupide pour revenir à la mine, le lendemain, endossé d'un manteau qu'il aura escamoté la veille. La pitié de son larcin se situe ailleurs. Le vêtement ne profite à aucun membre de sa famille, épouse ou enfants, ni même à lui. Le marché noir des manteaux de porions facilite l'écoulement de l'objet à un prix qui permettra de nourrir une maisonnée un bon mois, c'est tout. Si les pauvres ont toujours eu froid, ils détestent crever de faim.

Mon dos est glacé par le contact du tissu resté trop longtemps dans le vestiaire. Peu à peu, j'apprivoise la froidure de mon manteau ; mes muscles, en frissonnant, lui transmettent leur propre chaleur. Je frappe de mes pieds le parterre métallique de la plate-forme pour m'aider à oublier ce que ce monde en déroute me contraint à faire après chaque sortie de la mine. Danser cette chorée absurde pour repousser le froid, me calmer enfin, et embrasser d'un œil morne les alentours avant de redescendre.

Alors, je vois.

Sur la rive opposée à celle de mon quartier, l'usine de traitement hérissée de ses cinq cheminées crachant leur fumée sombre ; les immeubles agglutinés tout autour, où des gens continuent à vivre et mourir ; les rues nappées d'une fine pellicule de cendre où s'égaillent des gosses oubliés. Sous mes pieds, le Dodge en son long cours vers la mer ; les ponts qui l'enjambent l'un après l'autre, même si seul le premier d'entre eux m'apparaît voilé dans la brume noire, quand je distinguais encore nettement le suivant, il y a cinq ans à peine. Et par-delà toute cette misère, les lueurs persistantes de l'U-Zone. Ces brasilllements orangés, perçant le brouillard de leurs pulsations irrégulières. C'est là-bas qu'elle s'est échouée. Peut-être que...

Je sursaute, brusquement. Un bruit a retenti quelque part sur le ponton. Je dirige mon regard vers le bas ; on s'agite près de l'élévateur — qui est remonté trop tôt.

Il y a trois hommes. Je reconnais l'un d'eux tout de suite. La posture, les mouvements un peu raides ; le béret ajouté au sarrau. Humphrey est en train de deviser avec deux mineurs dont l'un est torse nu. Je sens aussi que quelque chose ne colle pas. Sans pouvoir encore dire quoi.

Je dévale les marches du colimaçon quatre à quatre. La structure aérée de la tour me permet de garder un œil sur ce qui se passe entre Humphrey et ses deux acolytes. Je ne pense pas immédiatement à l'élévateur et à ses portes toujours grandes ouvertes ; aucun des trois n'a songé à le libérer.

Ils m'ont entendu arriver sans perdre leur calme. L'homme au torse nu m'adresse même un vague signe de la main. Humphrey, lui, reste prudent. La cage de l'élévateur est à ma gauche. De là où je me tiens, je ne peux pas en apercevoir l'intérieur.

Humphrey soutient mon regard, béret toujours vissé sur le front. Je pose la seule question qui me vienne à l'esprit.

« Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— On faisait affaire. »

C'est Marnie le chauve qui m'a répondu. Le mineur au torse nu s'appelle Donovan. Un silence malsain pèse sur nous quatre.

« Et c'est quoi, cette affaire ?

— Vous devenez de plus en plus tocard, Pennbaker. Ou alors, c'est que vous avez la frousse. »

Je saisis très bien ce que Donovan veut dire.

C'est moi qui ai embauché ce musclé de foire il y a six ans. Le jour de l'entretien, lorsque je lui ai demandé ce qu'il savait faire, il m'a simplement dit :

« Ouvrez l'une des fenêtres de votre Bateau Raide, puisque c'est comme ça que vous l'appellez, et on va attendre.

— Attendre quoi ?

— Une mouche.

— Vous plaisantez ?

— Non, pas avec les mouches. J'y mets un point d'honneur. »

J'ai vraiment cru que j'avais affaire à un dingue. Les désœuvrés des banlieues ou d'ailleurs sont généralement prêts à tout pour décrocher un emploi dans les entrailles de CorneyGround. À cause de la chaleur. Et ce type que je voyais pour la première fois de ma vie ne semblait pas déroger avec le degré nul de la plupart des candidatures que j'étais chargé d'étudier. Les cursus inventés de toutes pièces, que certains postulants plus imaginatifs que la moyenne revendaient aux suivants mot pour mot ; aucun n'était dupe sur les chances d'un laïus aussi invraisemblable, mais tous achetaient de bonne grâce ce sésame dérisoire pour deux euros à ceux qui avaient déjà échoué, tout simplement parce qu'ils avaient perdu jusqu'à la force de savoir mentir.

Donovan possédait au moins le mérite d'innover. Je n'avais jamais entendu la requête de la mouche, auparavant.

J'ai ouvert la fenêtre de mon bureau minuscule, me suis rassis, puis ai décoché un sourire narquois à l'adresse de cet homme vêtu d'un débardeur, qui arborait fièrement ses bras puissants et huilés.

« Ça va pas tarder, monsieur Pennbaker. Les mouches, ça pullule. »

Un insecte est bientôt entré dans la pièce, trahi par son bourdonnement léger.

« Ne bougez plus, maintenant » m'a-t-il enjoint.

Donovan lui-même s'était figé. Seuls ses yeux marrons vivaient encore dans leur orbite, suivant au battement d'ailes près le trajet de la mouche.

Celle-ci a voleté, nonchalante, visiblement attirée par le liquide gras des bras de Donovan. Puis, au terme d'une minute d'attente, elle a commis la seule erreur qui pouvait précipiter sa fin. Je pense aujourd'hui encore qu'elle aurait passé son chemin débonnaire de mouche à merde si elle avait eu une conscience, même vague, du sort que lui réservait son bourreau.

Donovan la tenait dans sa main refermée. Il m'a confié, avec son air satisfait :

« Voilà, on y est. Maintenant, regardez bien, porion. Je peux m'asseoir ? Je serai plus à l'aise, et puis, comme ça, vous verrez mieux. »

Je l'ai encouragé à le faire. Alors, il a pris place, s'est penché au-dessus de mon bureau, a posé ses deux bras huileux à même le plateau, les yeux rivés sur sa main close. On pouvait entendre l'insecte qui se débattait à l'intérieur.

Donovan a craché un glaviot des plus glaireux par l'interstice minuscule que formait son index en crochet.

« Elle va se noyer, chef. »

17.

Le feu s'élève au plus haut du ciel. Le ballet des flammes orangées et pourpres m'apaise ; elles tournent, virevoltent, s'étirent en de longs fuseaux ; elles dansent sur le toit carbonisé de la maison de briques rouges et jaunes où se consomment les trois lettres et le foulard poussiéreux de Debbie. Et mon corps, lui, goûte à la chaleur du brasier pour en garder le souvenir, avant que tout ne réintègre le néant.

Sarah se frotte contre ma jambe : elle veut m'alerter d'une présence. Alors, lentement, parce que plus rien n'a d'importance, je scrute le fond du sentier. Trois macaques, tous en pleine santé, viennent à notre rencontre. Leurs corps souples se teintent de l'ocre rougeoyant de l'embrasement.

Le Temps se fige ainsi à l'infini. La délégation, parvenue à nos pieds, se prosterne avec déférence. Je leur rends leur salut ; ils m'en savent gré. Puis, d'un geste grave de la main, ils me demandent de les suivre. Ce que je fais, Sarah dans mon sillage.

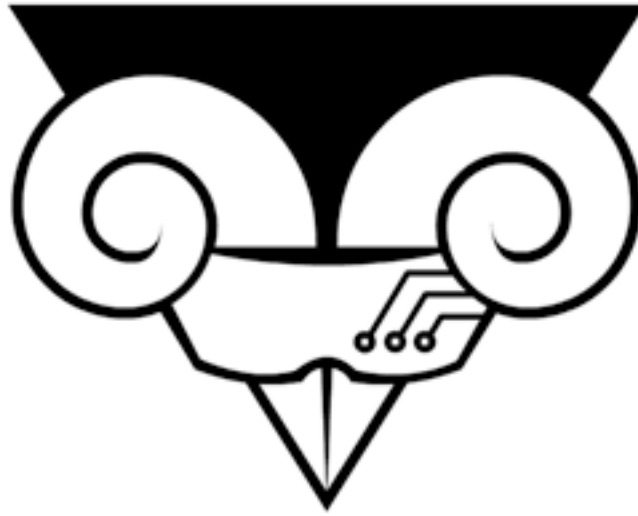
En débouchant du sentier, je les vois tous, massés par milliers près de la rive. Leurs yeux innombrables scintillent dans les ténèbres. Plus loin, la barque rejoint, indifférente, le centre du lac. Le cadavre de Debbie gît sur le bois, yeux morts face aux cieux.

Le noir m'entoure. Un cri rauque retentit, soudain. Je n'ai plus peur. Se dégage alors de la nuée grouillante un vieux macaque qui tient à bout de bras une couronne de branches entrelacées et me la tend, tête basse, mains dressées au-dessus de lui. Je la saisis et me sacre roi des singes.

Sarah trône à mes côtés.

Alors, d'une seule et même voix, le peuple reconnaissant des macaques m'acclame en hurlant à la dernière nuit des hommes.

J'ai mérité mon royaume.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Béalial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBéalial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBéalial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.